

Pablito

Nos gardiens eux-mêmes n'en reviennent pas tant je suis un condamné à mort modèle. Il faut reconnaître qu'on le serait à moins, étant donné la prison de rêve qui nous abrite moi et la cinquantaine de codétenus avec lesquels j'attends l'heure non encore fixée mais sûrement proche de nos exécutions.

Certes, le soir venu, nous sommes enfermés dans des locaux exigus où il serait vain de rechercher le moindre confort. Mais dès que le soleil apparaît dans notre merveilleux ciel andalou, commence alors une nouvelle journée que nos gardes-chiourmes s'efforcent de nous rendre la plus agréable possible.

En effet, ils nous invitent, sitôt notre petit déjeuner englouti, à sortir dans la cour de notre lieu de détention. Notre prison n'étant pas située dans une ville mais en pleine campagne, la cour en question s'apparente davantage à un immense parc floral qu'à un petit espace caillouteux. Elle est même si vaste qu'à l'œil nu, on a du mal à distinguer la haute clôture électrifiée qui en délimite le pourtour.

Nous avons ainsi une totale liberté de mouvements durant un bon tour de cadran. Cela dit, nous sommes conscients qu'aucune tentative d'évasion n'est envisageable.

A plusieurs, pourquoi pas ? Mais faudrait-il encore que nous fassions tous bloc pour mettre sur pied un plan d'action ayant une chance, il est vrai minime, d'aboutir.

Seulement voilà, ici, personne ne s'adresse la parole de crainte sans doute d'engager la conversation avec un « mouton » qui serait manipulé par ceux qui nous surveillent.

Mais je persiste et signe. Du moment que nous n'avons aucune velléité de rébellion et que nous n'adoptons pas une attitude conflictuelle, nous avons tout loisir d'agir à notre guise.

Personnellement, je me tiens en permanence à l'écart des autres d'où ma réputation de prisonnier exemplaire.

Je me contente de marcher beaucoup pour me maintenir en forme, de courir un peu pour perdre quelques kilos superflus et de me reposer le reste du temps au pied d'un arbuste pour ruminer mon stupide passé, cause de tous mes maux actuels.

Je m'appelle Esteban Derillo et je suis venu au monde à Séville. J'ai eu la chance de naître dans une des familles les plus fortunées de la région et la malchance de tomber sur des parents complètement irresponsables.

Accaparés par leur vie mondaine, ils ne se sont jamais occupés ni préoccupés de moi. Confié dès mon plus jeune âge à des nurses et à des précepteurs que je faisais valser au gré de ma fantaisie et de mon ignoble comportement d'enfant gâté, j'ai grandi en petit despote sûr de son impunité.

Quand mon père s'est enfin aperçu que son unique rejeton délaissait ses études pour consacrer le plus clair de son temps à courir les filles et à festoyer sans cesse avec des garçons aussi débauchés que lui, il a compris qu'il ne devait plus compter sur moi pour prendre un jour sa suite à la direction de l'important laboratoire pharmaceutique qu'il possédait.

Reconnaissant qu'il avait été plus que négligent dans son rôle d'éducateur, il décida alors de reprendre les choses en main avant que j'atteigne ma majorité.

Convaincu, à juste titre, de mes limites sur le plan intellectuel, il m'obligea à fréquenter assidûment des salles de culture physique pour m'inciter à trouver ma voie dans le domaine sportif. Et j'avoue que je lui en sais gré car c'est avec passion et enthousiasme que je me lançai dans une aventure nouvelle pour moi.

Améliorer progressivement mes performances, surpasser de plus en plus de concurrents dans le maximum de disciplines athlétiques m'excitait au plus haut point. Le problème, c'est que ma nature profonde n'avait pas changé. Toujours aussi imbu de ma petite personne et méprisant envers les

autres, je rejetai d'office la perspective de pratiquer un sport collectif. Je voulais briller seul sans avoir à partager une gloire éventuelle avec quiconque.

Le hasard voulut qu'à cette époque, j'assistais à une corrida un peu particulière quant à son déroulement. Le sixième et dernier taureau ridiculisa tellement le matador qui l'affrontait que ce dernier dut quitter l'arène sous les sifflets d'un public hystérique.

J'interprétais le dénouement inattendu de cette corrida comme un signe du destin à mon endroit. Ma décision fut donc prise sur le champ : je deviendrai non seulement torero mais aussi et surtout le meilleur que l'on ait vu depuis longtemps.

Pour y parvenir, l'orgueil insensé qui me consumait me fit accomplir des miracles. Sérieux, appliqué, tenace, suscitant au passage l'admiration de mes proches et le désespoir de mes compagnons de beuverie, je gravis en quelques saisons tauromachiques tous les échelons de la hiérarchie existante.

Et, par une belle après-midi d'août, dans les arènes monumentales de Madrid, après un *mano a mano* épique face à un rival de grand talent, je fus proclamé « Numero Uno » par une foule en délire.

Durant les deux années qui suivirent mon avènement, je fus sans conteste l'idole de tous les aficionados d'Espagne, du Portugal, de France, du Mexique et des pays d'Amérique du sud. J'avais atteint mon objectif et j'étais persuadé qu'une très longue carrière internationale m'était promise jusqu'à ce satané jour où...

Je suis contraint d'interrompre là le cours nostalgique de mes pensées car l'ensemble de nos gardiens, montés sur des chevaux rapides et accompagnés de chiens pas vraiment affectueux, surgit pour nous rassembler comme tous les jeudis de chaque semaine.

Attention ! Ce déploiement ne présage nullement que nous allons passer un mauvais quart d'heure. Bien au contraire puisque l'on nous a octroyé le droit hebdomadaire d'assouvir nos plus bas instincts. Pour être plus précis, disons que nos geôliers nous amènent de l'extérieur des partenaires hélas peu aguichantes et au regard bovin. Quelques moments d'un corps à corps davantage mécanique que romantique sont offerts à ceux qui parmi nous le souhaitent, sous la surveillance narquoise de nos gardiens qui se rincent l'œil en assistant au spectacle de ces brefs ébats.

En ce qui me concerne, pas une seule fois, je n'ai été tenté de participer à ces jeux publics en plein air. On a sa dignité ou on ne l'a pas, n'est-ce pas ?

Et pendant que la plupart de mes compagnons d'infortune s'échinent à prendre un peu de bon temps, moi je reprends le fil de mes souvenirs.

Ma vie a basculé un dimanche à Dax, lors de la Feria de cette attachante ville landaise. A l'occasion de la corrida, j'étais attendu comme partout ailleurs en qualité de super vedette. Le tirage au sort m'ayant attribué le premier taureau, je sentis que les spectateurs étaient déçus que je ne combatte pas après mes deux rivaux. Ils auraient pu ainsi mieux apprécier ma prestation par rapport à celle de ces minables.

Cette déception du public, venu nombreux, était si palpable que je donnai pour instructions à tous mes équipiers de prendre le maximum de risques dès la première course pour épater la galerie. Quand Pablito, superbe animal de 450 kilos déboucha tel un bolide au milieu de l'arène l'assistance en eût le souffle coupé.

Il était à ce point impressionnant que les membres de mon équipe, en dépit de mes directives, étaient quasiment livides à l'idée de l'affronter. J'étais furieux et au lieu de les encourager de la voix et du geste, je me montrai encore plus odieux que d'habitude.

Quand mes *peones* chargés de jauger l'adversaire détalèrent à toutes jambes pour se réfugier derrière les barrières en bois et n'osèrent plus quitter leur place, je les insultai copieusement. Quand mon picador ensuite fut incapable de contenir la fougue et la vaillance de Pablito qui, dédaignant la pique que l'on vrillait dans sa chair, renversa l'homme et sa monture d'une poussée digne d'un pilier de rugby, je lui crachai au visage.

Quand mes *banderilleros* enfin essayèrent en vain de planter leurs dards ornés de rubans multicolores sur le garrot de Pablito la foule se mit à gronder. L'animal se jouait de toutes leurs tentatives en variant sa vitesse de course et en se déplaçant en zigzag. Les spectateurs prirent alors fait et cause pour le taureau en se moquant ouvertement de mes équipiers. Les entendre ponctuer d'un « olé » sonore chacune des maladresses commises me rendit fou furieux. Suffoquant de colère, j'invectivai tout mon petit monde sans aucune retenue, quitte à en perdre haleine. Je n'étais pas encore calmé lorsque les trompettes annoncèrent que l'heure de la faena qui précède la mise à mort avait sonné.

Avec ma *muleta* fétiche, je m'avançai au centre de l'arène où Pablito était installé sans présenter le moindre signe de nervosité ou d'inquiétude. En fait, il me narguait, cet enfant de salaud ! Notre combat ou plutôt notre ballet car je compare volontiers la corrida à une danse où paradoxalement le taureau représente l'homme et où le torero sanglé dans son magnifique habit de lumière et chaussé de ballerines représente la femme, souleva l'enthousiasme d'un public aux anges.

Il m'en coûte d'admettre que malgré tout mon talent et tout mon savoir-faire, je ne sortis pas vainqueur de notre confrontation. Vexé, je me fis une raison en me disant que dans les minutes suivantes, j'allais l'envoyer *ad patres* pour lui apprendre à vivre. Hélas ! Ce n'était décidément pas mon jour car tout le public subjugué par l'extraordinaire bravoure de Pablito demanda au président de la corrida de lui accorder la vie sauve. Dans les annales de la tauromachie, une telle requête est rare et le consentement du président l'est encore plus.

Manque de chance, il a fallu que cette fois le souhait du public soit exaucé ! Or, en m'empêchant de tuer Pablito, l'on ne me permettait pas de venger l'honneur bafoué de mes équipiers et surtout d'éliminer de façon radicale le seul animal ayant osé me tenir la dragée haute jusqu'ici. Fou de rage, je décidai, en un instant, de passer outre la décision présidentielle et je m'approchai de l'objet de ma haine avec la ferme intention de le rayer du monde des vivants. Le public, comprenant mes intentions poussa un « oh » autant de surprise que de désapprobation, mais je n'en tins pas compte.

J'étais sur le point de commettre mon horrible forfait lorsque fernando Alvarez qui attendait son tour pour combattre le second taureau se précipita sur moi pour me désarmer. En tentant de me dégager, je le blessai sérieusement à la jambe gauche. Il s'écroula sur place en hurlant de douleur. Sans me soucier de son état et toujours sous l'emprise de mon obsession criminelle, j'allai droit sur Pablito encore sous le coup de la scène dont il venait d'être le témoin privilégié. Je n'eus pas à m'y prendre à deux fois pour le tuer avec toute la haine qui m'habitait. La jouissance malsaine qui m'envahit à cet instant fut de très courte durée car dans les secondes suivantes j'entendis une détonation et je sombrai aussitôt dans un trou noir sans fond.

Je suppose qu'un responsable de la sécurité considérant que j'étais frappé d'une folie aussi soudaine que furieuse avait choisi de me neutraliser en me tirant dessus. Je présume que ma mort fit la une des journaux écrits, parlés et télévisés avant que mon nom ne s'estompe de toutes les mémoires. Cet événement dramatique remonte à plus de cinq ans déjà et je sais que je vais le revivre bientôt dans un rôle diamétralement opposé.

De mon vivant, je ne m'étais guère intéressé aux problèmes métaphysiques en général et encore moins à celui de la réincarnation en particulier.

Eh bien, depuis ma disparition je suis en mesure d'en parler sagement. En effet, les forces célestes qui accueillirent mon âme, horrifiées par la noirceur de celle-ci, me condamnèrent à retourner illico sur la Terre, réincarné en futur taureau de combat. Ainsi, moi qui ai estoqué près de deux cents taureaux dans ma carrière, je vais être puni en mourant dans une arène de la main d'un implacable matador.

De plus, pour expier mes autres péchés, mes juges se montrèrent aussi vicieux que je l'avais été moi-même lors de mon existence humaine. Ils me dotèrent de la mémoire alors que normalement, paraît-il, les personnes réincarnées n'ont aucun souvenir de leur vie antérieure. Je suis donc censé vivre dans une angoisse permanente en raison de la connaissance de mon passé, de mon présent et de l'avenir qui m'est réservé.

En fait, si les dieux sont vicieux, ils ne sont pas très malins car j'ai échafaudé un plan de sauvetage dont je leur réserve la surprise, en temps opportun.

Tiens, c'est déjà l'heure pour nos gardiens de reconduire les vaches hors de l'hacienda après le tendre tête à tête qu'elles viennent de passer avec certains de mes compagnons. Dans le brouhaha qui s'ensuit, je surprends quelques bribes d'une conversation qui me concerne directement. Si j'ai bien compris, il semblerait qu'un camion viendra ce soir embarquer un lot de six bêtes dont je fais partie.

Je ne me suis pas trompé car à l'heure convenue le transporteur est fidèle au rendez-vous. Avec cinq compagnons de route, je suis hissé sans ménagement à l'intérieur d'un immense véhicule inhospitalier qui repart sitôt le plein de son chargement effectué. Une telle hâte signifie sans doute que notre destination finale se situe à plusieurs centaines de kilomètres. Effectivement, nous roulons toute la nuit durant avant de franchir au petit matin la frontière française.

Personnellement, j'ai mis à profit la durée de notre balade nocturne pour peaufiner l'attitude à adopter lors de la corrida pour sauver ma peau.

Mes juges célestes en me dotant de ma mémoire d'antan étaient convaincus que j'allais vivre dans les transes jusqu'à la dernière minute de ma seconde vie. Sachez messieurs que vous avez fait fausse route car, bien au contraire, vous m'avez donné la possibilité d'attendre en toute sérénité la suite des événements.

Il existe, en effet, plusieurs façons pour un taureau de combat d'échapper au sort tragique qui lui est promis. Leur énumération n'a rien de fastidieux. Qu'on en juge plutôt :

1°) Jouer les couards en refusant le combat. Je cite cette solution à titre documentaire car je n'ai nulle envie de quitter l'arène sous les sifflets d'un public mécontent.

2°) Faire montre, à l'inverse, d'une bravoure exceptionnelle pour tenter d'obtenir la grâce présidentielle. Cette solution ne m'agrée pas davantage car rien ne garantit en fin de compte qu'une prestation même remarquable soit suffisante pour bénéficier de la clémence du maître de cérémonie.

3°) Jouer hypocritement les handicapés. Je retiens d'office cette troisième solution. Il me suffira d'entrer en scène en boitant bas pour être mis à l'écart. Et le public, ignorant la supercherie me plaindra au lieu de me crier son mépris.

Ma résolution est donc prise. Je jouerai les Talleyrand dès que je serai poussé dans l'arène et il y a gros à parier que je ferai demi-tour aussitôt, sur décision des officiels.

Maintenant que ma stratégie est au point, je m'accorde quelques minutes de détente en admirant le paysage. Non ! Ce n'est pas vrai ! Notre chauffeur est en train de traverser la forêt landaise et se dirige vers Dax.

Si ce sont les dieux qui ont manigancé le scénario en cours, ils sont mille fois plus pervers que je le pensais. Ils veulent donc que je meure à nouveau là où j'ai déjà perdu la vie. En survivant grâce à mon stratagème, je vais leur démontrer que je suis encore plus vicelard qu'eux.

En fin de matinée, nous rejoignons le toril qui nous est affecté et subissons les contrôles d'usage. Les organisateurs procèdent au tirage au sort et je note que j'aurai l'honneur d'être le premier à combattre.

Resté seul, je m'entraîne à boitiller pour donner le change le moment venu. En attendant, le temps me semble long car afin de nous rendre plus agressifs nous sommes privés de lumière et de nourriture. Vivement que cette comédie se termine et que je retourne à l'hacienda !

La musique qui vient de démarrer indique le début des festivités. Je visualise le paseo dont le déroulement en préambule était à mes yeux source de joie et d'intense excitation. Je sens que la foule attend l'arrivée du premier taureau qui, après quelques instants d'arrêt dus au brutal passage de l'obscurité à la clarté, doit normalement charger tout ce qui bouge. Elle va être bougrement surprise, cette foule assoiffée de sang, en me voyant débarquer clopin-clopant.

La porte s'ouvre et je suis poussé dans l'arène. Je fais quelques pas sur trois pattes et je m'immobilise, stupéfait.

Le matador qui m'attend impassible n'est autre que fernando Alvarez que j'avais blessé quand il s'était courageusement interposé entre pablito et moi, ici même quelques années auparavant. En constatant que je ne bouge pas c'est lui qui prend l'initiative de réduire la distance qui nous sépare. Il s'avance de plusieurs mètres en claudiquant légèrement. Il traîne la jambe et à cette vue, un sentiment de culpabilité m'envahit. S'il est ainsi physiquement diminué à vie, j'en suis l'unique responsable.

Je lui dois une revanche. Il n'est plus question de jouer la comédie pour me tirer d'affaire. Je dois combattre loyalement et mourir dignement pour que Fernando obtienne un triomphe superbe. Certes, la perspective qu'on m'ampute ensuite de ma queue et de mes deux oreilles pour le récompenser m'inquiète un peu. Je n'aimerais pas revenir sans elles au cas où je serais éventuellement réincarné en être humain. Allons, Esteban, ton dernier quart d'heure est arrivé ! Agis en sorte qu'il demeure inoubliable dans la mémoire de ceux qui vont y participer et y assister. Comme dans un état second j'affronte le picador et les banderilleros avec une vaillance qui soulève l'enthousiasme dans les tribunes et les gradins. Tout cela pour me retrouver seul avec Fernando pour l'ultime face à face.

Les applaudissements ponctuent chacune de mes charges que Fernando évite avec une élégance et une maîtrise remarquables.

Si j'étais vicieux je pourrais mettre à profit la faiblesse de sa jambe gauche et le blesser à la hanche, mais je m'en garde bien. Tout au contraire, et pour la première fois de ma double existence, je me comporte de façon altruiste et généreuse pour mettre au maximum en valeur mon dernier adversaire.

Et soudain, c'est le drame ! Sur l'une de mes charges, aussi régulière que les précédentes, Fernando glisse. Emporté par mon élan, ma corne ne peut l'esquiver et je déchire son bel habit au niveau de la cuisse gauche. Je le blesse au même endroit où mon épée l'avait transpercé autrefois. Cette fois-ci la blessure est légère car peu de sang s'en échappe.

Fernando est à terre, ses assistants sont loin et la frayeur se lit sur son visage. Il sait que dans cette position il ne peut rien contre un taureau qui s'acharnerait sur lui.

Moi, je m'accroupis sur mes deux pattes de devant et tout en plongeant mes yeux dans les siens, je lèche sa blessure afin qu'elle ne s'envenime pas.

Entre-temps, les deux autres toreros inscrits au programme arrivent en courant pour prêter main-forte à leur collègue en mauvaise posture. Leurs épées visent déjà mon garrot lorsque Fernando les arrête d'un geste autoritaire du bras.

A son tour, il me regarde longuement et ô miracle finit par comprendre le message muet mais éloquent que je tente de toutes mes forces de lui communiquer.

- Esteban ? murmure-t-il incrédule d'une voix à peine perceptible.

Comme je ne suis pas un parent de la fameuse vache qui rit, je me contente d'esquisser un simple sourire en hochant ma grosse tête.

Désormais, que m'importe le dénouement final de ma destinée, puisque je suis enfin en paix avec moi-même.

Jacques BAIRAMIAN